

Zeitschrift: Rapport annuel / Musée National Suisse
Herausgeber: Musée National Suisse
Band: 31 (1922)

Rubrik: Achats

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

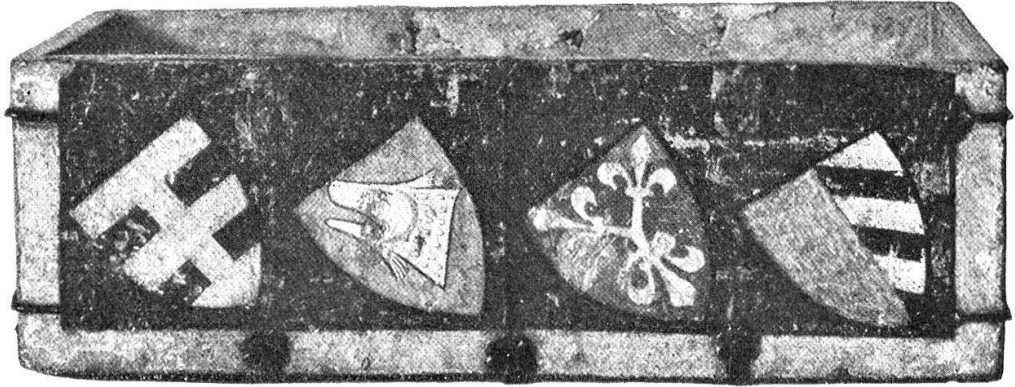


Fig. 2. Cassette peinte aux armes de familles de chevaliers zuricois, XIV^e siècle.

Achats.

Antiquités préhistoriques.

Age du bronze.

Poignard, trouvé près de Neftenbach, Zurich. — Poignard, trouvé dans la tourbière près de Regensdorf, Zurich. — Hache, trouvée près d'Oerlikon, Zurich.

Age du fer.

Epée de fer, trouvée près de Kienberg, Soleure.

Epoque des invasions.

1 épée (spata), 2 scramasax, 3 javelots, 1 hache, 2 couteaux, 2 flèches, 1 ciseau, 1 clef, 2 boucles d'oreilles, 7 épingles, 1 broche, 7 ornements de ceintures, 1 collier de perles; provenant d'Oensingen, ct. de Soleure. — 2 épées, 3 scramasax, 3 javelots, 4 haches, 1 umbos, 2 plaques de ceinture; provenant de Viège (Valais). — Plaque de ceinture damasquinée, de La Croix-de-Roson, ct. de Genève. — (Pour les autres acquisitions de cette époque, voir le chapitre relatif au fouilles.)

Du X^e au XIII^e siècle.

2 éperons de fer. Suisse occidentale, X^e siècle. — Epée à pommeau ovale, garde droite, lame à deux tranchants damasquinée et marque INGELRT (Ingelred). Probablement trouvée près de Rothen-

burg, Lucerne, XII^e siècle. — Petit crucifix en bronze doré. Du Münsterthal, Grisons XIII^e siècle.

XIV^e siècle.

3 fragments de frises peintes sur bois, avec armes indéterminées et figures. — Casette revêtue de parchemin et peinte aux armes de dix familles de chevaliers zuricois. (Fig. 2.) — Fragment d'une aiguière en forme d'animal à tête de bouc, Zurich. — Cruche à anse, en terre, Zurich. — Epée avec pommeau discoïdal portant une croix de St-André gravée, garde arquée et lame à deux tranchants. De Fellers, Grisons. — Epée avec petit pommeau discoïdal, garde arquée et lame à deux tranchants. Arme de valet de pied. Suisse occidentale.

XV^e siècle.

Coffre à couvercle arqué, formé de planches assemblées sans clous, décor en champlevé. — Carreau de poêle en relief, glacé vert, représentant deux femmes jouant aux cartes et l'inscription VLRICH STAPF. — Petit reliquaire cylindrique en verre, monture en argent doré en forme de tour et avec décor gravé. Münsterthal, Grisons. — Chandelier de bronze hexagonal. — Serrure d'armoire en fer forgé, ajouré. Suisse française. — Epée avec pommeau en forme de poire, garde arquée et lame à deux tranchants, marque incrustée en laiton. Trouvée près de Morat. — Fragment d'un couteau-poignard avec moitié de la garde en forme de lys. Trouvé au „Haslen“ près Dätwil, Zurich. — 2 boucliers d'arbalétriers, „Pavesen“, en bois recouvert de toile et de peau de porc, avec ornements peints aux armes de la maison d'Autriche, de la ville de Winterthour et de la ligue de St. Georges. Du château de Wart, Zurich (fig. 5). — Culasse en fer forgé pour canon, avec balle de plomb, „Kammerbüchse“ (fig. 3).

XVI^e siècle.

Coffre gothique avec décor en champlevé, charnière et armatures de fer forgé. Du Münsterthal, Grisons. — Statue de style gothique tardif de Ste-Vérène. Klingnau (Argovie). — Retable d'autel richement sculpté, peint et doré. De l'église de Stalla-Bivio, Grisons. — Carreau de poêle uni, orné de peintures, aux armes de l'Empire et de la ville de Bremgarten. — 2 dito, avec figures de la Fortune montée sur une boule et du Christ comme Sauveur du monde. Travail de l'atelier du maître Hans Weckerli de Zoug. — Carreau

de poêle blanc, en relief, orné de peintures, représentant un buste de reine. Attinghausen (Uri). — 2 fragments de carreaux de poêle peints, provenant d'un couronnement. Du château de Breitenlandenberg, Zurich. — Carreau de poêle uni, glacé vert, avec armoiries du poëlier et initiales H S, 1595. — Vitrail aux armes de Felix Kläuser, abbé du cloître de Rüti, Zurich. Sur un fond de damas, la Vierge avec l'enfant dans une gloire, au-dessous les armes du cloître et de l'abbé Felix Kläuser (1504 à 1525). Oeuvre du peintre-verrier zuricois Lucas Zeiner. — Vitrail communal de Küssnacht, Zurich. Dans un cadre d'architecture les armoiries de Küssnacht et de l'ordre des chevaliers de St-Jean surmontées de l'écu de Zurich. Au centre, St-Georges terrassant le dragon et l'inscription: „1556 Diss F(enst) er schenkt ein gmeind zu Küssnacht.“ — Pendentif en or gravé et ciselé, orné d'émaux et de pierres précieuses, en forme de croix. Kaiserstuhl (Argovie). — Fer à gaufres aux armes Rahn et Ammann de Zurich et l'inscription: „R̄VDOLF RAHN* MDLIX. HANS* BARTLOME* AMMAN*. Zurich, 1559. — Lourde hache en fer servant probablement à enfoncer les portes. De Genève. — Trident, du Rhône près Genève. — Epée à pommeau en fer gravé, avec rosette, poignée recouverte de cuir, garde arquée, lame à deux tranchants, marque incrustée en laiton. Probablement du château de Wildegg (Argovie). — Dague avec pommeau sphérique, sculpté, garde droite, lame à deux tranchants portant le loup de Passau incrusté en cuivre. Suisse occidentale. — Poignée de dague, autrefois richement gravée, pommeau hémisphérique avec double lys, garde droite. Suisse occidentale. — 2 broderies en laine de couleur, représentant des ornements en forme de candélabres avec couronnes, fleurs et arabesques, à chaque angle une armoirie inconnue. Sur l'une des broderies l'expulsion d'Agare et Ismaél par Abraham, avec banderolle, sur l'autre Jésus et la Samaritaine. Toutes deux datées de 1543. Suisse occidentale.

XVII^e siècle.

Armoire double, à corps rectangulaire à deux étages, formée de deux demi-corps à doubles portes, face ornée de pilastres, colonnes, frontons et surmontée d'un couronnement portant six petites figures sculptées en bois. Suisse orientale. — 2 sculptures sur bois, lion, et ours, les animaux héraldiques de Zurich et de Berne. — Balance avec bras de bois garnie de fer, et poids, 1672. Thurgovie. —

Panneau décoratif en faïence de Winterthour orné de peintures représentant des fleurs et des fruits et deux mains sur un cœur. — 2 carreaux de poêle, glacés vert, avec la marque N D, 1602. — Carreau de poêle en relief, peint, représentant une joueuse d'orgue, la musique. — 1 dito, peint, avec ornements et animaux. — 1 dito, en relief peint, glacé blanc, représentant un hermès. Tous de la fabrique de Winterthour. — Carreau de poêle, uni, peint, orné de scènes de l'histoire du peintre grec Apelle. Travail de Louis Pfau, Winterthour. — 1 dito, avec figure d'un mousquetaire, marqué H M, 1636. Travail de l'atelier de Henri Meyer de Winterthour. — 1 dito, en relief, peint, représentant la Patience. Travail de l'atelier de Erhart à Winterthour. — 17 carreaux de poêles en relief, ornements divers, fragments de frises et pièce d'angle ornée de masque. Probablement de Wettingen (Argovie). — Carreau de poêle, uni, peint, avec portrait d'un ancien général. Fabrication de Winterthour. — 4 dito, en relief, glacés noir. Dans des cadres d'architecture, Christ sur le globe, les apôtres Jacques et André. De Lunkhofen (Argovie). — 3 dito, glacés vert, avec figures de femmes dans un médaillon représentant la Célérité, l'Ouie, le Goût. De Muri (Argovie). — 1 dito, peint, orné d'amours. De Muri (Argovie). — Moule à gâteau en terre, représentant l'adoration des Mages. Lucerne. — Cadenas en forme de cœur, en fer forgé, avec mécanisme secret. De Höngg, Zurich. — 2 figures en fer forgé, et en tôle, argenté et doré, représentant des têtes d'hommes casqués. — 1 dito, représentant une tête de dragon. De l'ancienne „Hofkapelle“ à Wyl (St-Gall). — Mors de cheval, en fer. Suisse occidentale.

XVIII^e siècle.

Rabot de menuisier en bois sculpté. Suisse centrale. — Carquois en bois sculpté orné de peintures. Töss, Zurich. — Samovar en porcelaine de Zurich, blanche, orné de peintures. Le support est décoré de fleurs en relief; la théière, de forme sphérique avec couvercle, ornée de garnitures de bronze. Décor en or représentant des rocailles et des réseaux, des bouquets de fleurs et des guirlandes. (Pl. III). — Tasse à deux anses en porcelaine de Zurich, ornée de fleurs peintes. De la fabrique de Schooren près Bendlikon. — Plat en faïence de Langnau, glacé brun, orné d'un vase de fleurs peint et sur le bord les armoiries des XIII cantons. — 3 carreaux de poêles

blancs, à décor bleu, ornés de médaillons ovales et de représentations allégoriques, l'un signé: Jean Reiner, peintre de Wetenschwil“. De Wädenswil, Zurich. — Pocal en verre avec couvercle orné de fleurs et feuilles en émail de couleur, avec les armoiries d'un boucher et l'inscription „viuat gesuntthait chatrina Rainerin 1721“. — Verre à boire avec décor gravé et le monogramme H. I. 1765. De Schaffhouse. — 2 verres-églomisés représentant Madeleine et l'évangéliste St-Jean dans un paysage de rochers. Travail de Anna Barbara ab Esch de Sursee, Lucerne (1706 à 1760), de 1755. — Plat en étain portant les armes gravées de la famille grisonne Mont et la marque du fondeur. Grisons.

XIX^e siècle.

Fauteuil en bois tourné, siège canné moderne. Suisse occidentale. — Cadre en bois sculpté, style „Biedermeier“. Val Maggia, Tessin. — Corbeille en paille tressée, avec couvercle et poignée. — 1 dito, en forme de vase, avec chaîne de suspension en paille. Les deux de Steckborn (Thurgovie). — Corbeille à fruits avec assiette en faïence de Zurich, glacée jaune, ornement ajouré. — Plat en faïence de Zurich en forme de cadre, orné d'un vase de fleurs violet. Fabrique de Schooren près Bendlikon. — Plat en faïence, glacé brun, avec décor peint en relief sur le bord, au centre un cerf entre des arbres. — Miroir pour la chasse aux oiseaux, facette d'une seule pièce. Suisse centrale. — Samovar en cuivre argenté, jouet d'enfant. Bâle. — Costume du val Maggia, comprenant 2 paires de bas, 1 jupe et 1 taille en laine, 1 col, 1 foulard, 1 tablier et 1 bonnet, 1 chapeau de paille, 1 jupe en coton, 1 taille en soie, 1 paire de bas d'hommes et 2 chemises d'hommes en toile. — Portrait en miniature du capitaine du régiment des gardes françaises Jean-Baptiste Egli de Wald, ct. de Zurich, 1829, sur ivoire.

* * *

Parmi nos achats, nous devons mentionner tout particulièrement le nombre assez considérable d'objets de la fin du moyen âge qu'il nous a été possible d'acquérir, car ces objets sont rares sur le marché peu important de la Suisse. Le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas de parler en détail de chacun de ces objets. Nous n'en mentionnerons que quelques-uns dont l'intérêt s'étend bien au-delà de nos frontières, ou d'autres qui sont particulièrement remarquables au point de vue artistique.

Si nous faisons abstraction des épées et des poignards, ainsi que d'une grande collection d'armes acquise déjà en 1922, mais dont nous ne pourrions nous occuper que dans notre Rapport de l'année prochaine, une des pièces les plus intéressantes achetées cette année est une chambre de charge de la première moitié du XV^e siècle (fig. 3) qui vient heureusement compléter une de nos bouches à feu. Nous devons à notre assistant, M. le Dr. E. A. Gessler, la notice suivante :

Le chargement par la culasse était encore inconnu dans la première moitié du XIV^e siècle, il ne fut inventé que vers la fin du siècle. Cette découverte nécessita autant d'essais que la construction des grandes bombardes, vers 1380. Dans ces bombardes, la chambre de charge appelée „Kammer“ était fixée à une pièce courte mais large, dite „Flug“, qui recevait les pesants boulets de pierre dont l'effet croissait en proportion du poids. Des essais pratiques avec des pièces se chargeant par la bouche montrèrent que, avec des tubes de petit calibre, il était possible en allongeant la



Fig. 3. Chambre de charge de la première moitié du XV^e siècle.

bouche à feu d'obtenir des résultats meilleurs comme effet et comme distance. La puissance des gaz se trouvait ainsi mieux utilisée et la vitesse de départ augmentée. Mais tous ces canons, les courts comme les longs, devaient se charger par la bouche, ce qui ne laissait pas de présenter de grandes difficultés avec des tubes très longs et relativement étroits dont le calibre était loin d'être uniforme. D'autre part, l'ancienne poudre en farine laissait en brûlant de forts dépôts, aussi le nettoyage et le chargement de ces canons à bouche étroite présentait-il non seulement des difficultés, mais même du danger par suite de la poudre demeurée dans le canon. En outre, le chargement demandait beaucoup de temps. Pour remédier à ces inconvénients, on sépara la „Kammer“ du „Flug“ et l'on obtint ainsi des canons se chargeant par la culasse, à tir plus rapide. Cette nouvelle construction ne demeura en usage que pour les pièces de petit calibre. La première mention d'une arme se chargeant par la culasse,

sur le territoire de l'ancienne Confédération apparaît en 1440 à Fribourg en Suisse où furent fondues cinq chambres de charge en bronze d'un poids total de 201 livres, ce qui ramène le poids de chaque chambre pour autant qu'elles fussent identiques à environ 40 livres. En 1442, le maître-armurier Nicolas Liebi et le fondeur de cloches Peter Follare fondirent 27 „wiglero“ (Vögler) avec chacun deux chambres, pesant en tout 6553 livres, soit en moyenne environ 243 livres par pièce. Toutes ces pièces devaient être de même ca-

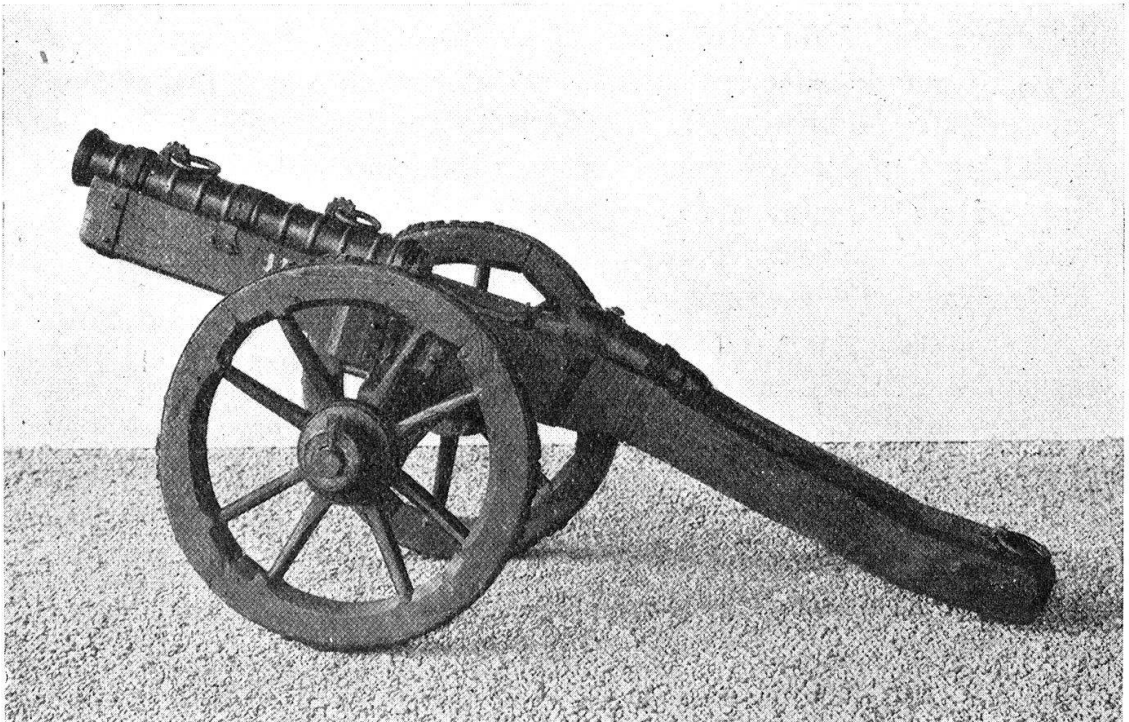


Fig. 4. Canon se chargeant par la culasse sans chambre.

libre. Comme toutes les mentions de poids connues sont à peu près identiques, il est certain que ces pièces ne devaient pas être très lourdes. Le fait que déjà au milieu du XV^e siècle on fondait un nombre assez considérable de pièces de bronze, nous montre que le chargement par la culasse n'était pas alors une chose nouvelle, ainsi que le prouvent une partie des canons de bronze conservés et qui sont construits sur le modèle des anciennes pièces en fer. La première mention de pièces se chargeant par la culasse remonte au siège du château de Tannenberg dans l'Odenwald en 1399. Ces pièces étaient placées sur des appuis ou sur des affûts montés sur roues. Chacune était munie d'au moins deux chambres de charge.

Les mentions de ces canons se chargeant par la culasse sont fort rares dans les documents suisses. Que les pièces se chargeassent par la bouche ou par la culasse, cela intéressait peu les chroniqueurs qui ne se préoccupaient que de l'effet. En outre, la plupart du temps, il leur aurait été impossible de savoir si, au cours de telle action, on s'était servi de pièces se chargeant par la culasse, car généralement ils n'avaient pas été témoins des faits qu'ils rapportaient et ils n'étaient pas des militaires, encore moins des artilleurs. Ce qui est exact pour Fribourg l'est aussi pour d'autres localités de la Confédération. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XV^e siècle que les renseignements sur l'artillerie deviennent plus précis.

Les canons se chargeant par la culasse comprenaient la chambre et le tube, deux pièces séparées. La plupart du temps il y avait plusieurs chambres pour un seul tube. La chambre, munie d'une poignée, recevait la charge et était fermée par un bouchon de bois. C'était une vraie gargousse. Lorsque, ce qui arrivait plus rarement, on plaçait encore à son orifice la balle de plomb, c'était une sorte de cartouche. Cette réunion de la chambre et de la balle constitue la forme primitive de nos obus actuels. L'objet si rare que le Musée a pu acquérir est une chambre. Cette chambre se termine à l'avant par une partie rétrécie qui pouvait s'adapter à l'intérieur du tube, ou bien elle était munie d'un rebord saillant qui venait emboîter l'extrémité du tube. Cette construction devait assurer l'étanchéité du jointement. La chambre était fixée à l'aide d'un coin en fer ou en bois, appelé „Riegel“. Ce coin était enfoncé entre le fond de la chambre et la paroi de la „Blocklade“, maintenant fortement la chambre contre le tube. Le recul se transmettait ainsi à l'affût.

Les tubes reposaient sur un affût formé d'un bloc de bois dans lequel le tube était exactement fixé. La pièce verticale qui servait à retenir la chambre était souvent elle-même renforcée, car elle devait être extrêmement solide pour résister au recul. Le tube était fixé par des bandes de fer sur son affût, taillé, généralement, dans un seul bloc de bois (fig 4). Durant la première moitié du XV^e siècle, le tube ne portait encore aucun tourillon; tube et affût formaient un tout, ce qui constituait un grand désavantage, car il était impossible de diriger le canon sur la verticale. Le canon était pointé simplement en modifiant la position de l'affût, soit en surélevant sa partie postérieure à l'aide de coins ou en l'abaissant en creusant

le sol. Pour rendre mobile cet affût que l'on pouvait poser sur un support massif, on le munissait de roues. Au début, celles-ci étaient si petites qu'elles étaient impropres au transport du canon. Elles avaient simplement pour but d'amortir le recul; ce n'est que peu à peu que l'on transforma ces roues de manière à permettre de mouvoir le canon. Le grand avantage de ces canons était de permettre une plus grande rapidité dans le chargement et par là une plus grande rapidité de tir. Chaque tube possédait au moins deux chambres, mais quelquefois davantage, que l'on employait alternativement après avoir nettoyé le tube. Néanmoins ces canons, appelés plus tard canons à tir rapide, ne furent pas d'un emploi général, et déjà au début du XVI^e siècle, ils n'étaient plus en usage dans l'artillerie, car ils présentaient plusieurs graves défauts. D'abord le jointoiment entre le tube et la chambre n'était pas absolument étanche, les gaz pouvaient s'échapper, et la force du coup se trouvait ainsi réduite. En outre, la justesse du coup était compromise par la diminution de la vitesse initiale. D'autre part, ce système n'était pas sans danger pour les artilleurs. Le point de jonction de la chambre et du canon se salissait tellement après quelques coups qu'il était impossible de continuer à tirer sans le nettoyer chaque fois, en même temps que le tube. Des canons à culasse avec un autre système d'obturation que le coin étaient inconnus au XV^e siècle. Grâce aux progrès de la technique et de la fonte du bronze, à l'emploi de la poudre en grain et des boulets en fer forgé, les canons se chargeant par la bouche devinrent aussi pratiques que ceux se chargeant par la culasse. Ce n'est qu'au XVII^e et XVIII^e siècle que l'on recommença à employer ce genre de canon, mais construits sur d'autres principes. Aujourd'hui on n'emploie plus que des canons de ce type.

Parmi les armes de protection, les deux *boucliers* que le Musée a réussi à acheter d'un particulier sont d'une grande rareté (fig. 5). Ces deux pièces passent pour avoir été achetées à la fin du siècle passé à l'arsenal de Winterthour. Il n'existe pas d'autres exemplaires absolument semblables, du moins en ce qui concerne l'ornementation. Ils appartenaient sans doute à l'époque où Winterthour faisait encore partie du domaine autrichien. Ces deux boucliers ont la même forme, seuls de dimensions différentes: l'un mesure 120 cm. de hauteur et 48 cm. de largeur à sa partie supérieure,

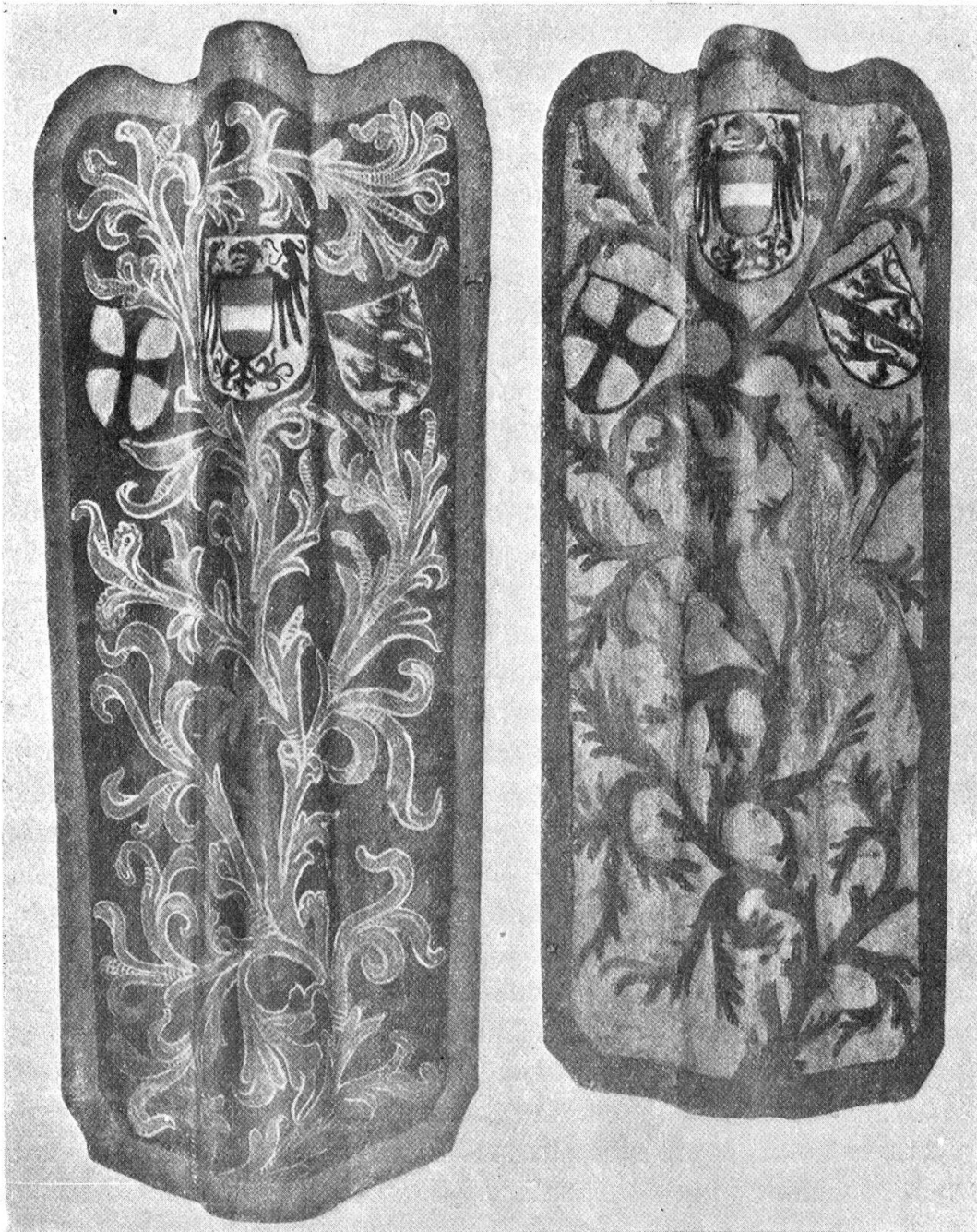


Fig. 5. Boucliers d'archers de Winterthur. Milieu du XV^e siècle.

43 cm. à la partie inférieure ; l'autre 109 cm. de haut, et 42 et 41 cm. de large. Ils sont en bois, probablement de poirier, bien qu'il n'ait pas été encore possible de déterminer exactement l'essence. Leur face antérieure est recouverte de cuir de porc et de toile laquelle sert de fond à la peinture.

Le plus gros des deux boucliers est entouré d'un bord brun-rouge, le fond est noir. L'ornementation comprend trois armoiries placées dans le tiers supérieur : au centre, l'aigle à une tête, armoiries des empereurs allemands, portant les armes des ducs d'Autriche ; les deux petits écus inférieurs placés de chaque côté portent l'un la croix rouge sur fond blanc des chevaliers de St-Georges, l'autre les armoiries de Winterthour. Le reste est décoré d'ornements jaunes tracés à main libre, bordés de blanc. L'intérieur du bouclier est tendu de cuir de porc brut. Les courroies sont seulement en partie conservées, mais ce qui en reste est suffisant pour se rendre compte de la façon dont le bouclier était tenu. Ce bouclier porte un trou de balle, deux coups d'arbalète et la trace d'un troisième, ainsi que d'autres blessures sur le bord.

Le plus petit des deux boucliers est de construction semblable. Le bord est vert-foncé, le fond est jaunâtre, à la partie supérieure les mêmes armoiries. Les ornements sont autrement disposés et alternativement vert-foncé, rouge-brun et noir. Les courroies sont disposées de même façon à l'intérieur, et l'on distingue la place d'un coup qui a été recouvert d'un morceau de cuir.

Ces deux boucliers appartiennent au type „targes“ ; ils suffisaient à protéger un homme agenouillé, tandis que les pavois devaient couvrir un guerrier debout. Les plus gros de ces pavois sont appelés „Sturmwand“ et suffisaient à protéger deux hommes. Les targes étaient employées surtout pour les tireurs d'arbalète, soit en campagne, soit pour la guerre de siège. Derrière un tel abri, le tireur courbé et agenouillé tendait son arbalète à l'aide d'une machine. La targe suffisait à protéger contre les carreaux d'arbalète et même contre les balles des anciennes armes à feu qui, au milieu du XV^e siècle, n'étaient guère plus pénétrantes que les coups portés par une arbalète. Il est difficile de dire si les traces de balles relevées sur l'un de ces boucliers datent de l'époque ou si elles ont été faites plus tard, à un moment où on aura voulu se rendre compte de la solidité de ces armes. Les

traces de carreaux d'arbalètes peuvent, au contraire, avoir été faits alors que le bouclier servait à la guerre. D'après leur forme et leur décoration, ces boucliers doivent remonter à la première moitié du XV^e siècle, et les armes de St-Georges pourraient indiquer qu'ils furent employés au cours des guerres autrichiennes.

Qu'il nous soit permis d'ajouter à ce sujet encore quelques mots.

Souvent à la suite des cérémonies consécutives à une nomination de chevalier, un évêque ou un abbé, remettait la ceinture de chevalier et cela généralement au cours des fêtes de Pentecôte ou le jour de la St-Georges. Cette initiation était ainsi placée sous la protection de St-Georges. Les croisés se réunissaient souvent aussi à la St-Georges, car le saint était le patron de tous les chevaliers.

Parmi les ordres de chevalerie sur lesquels nous ne possédons pas, depuis le début du XIV^e siècle, de renseignements précis, il faut compter l'„Association de St-Georges“, le „Bouclier de St-Georges“, ou la „Société des croisés de St-Georges“. On appelait ses membres „Jorgen“, „Jörgen“ ou „Jerger“. Elle passe pour avoir été fondée par le duc Otto le Joyeux (1300 à 1339). Le chapitre se réunissait dans la „Capella militum templois“ à Vienne. Les membres portaient comme signe distinctif un petit écusson avec une croix rouge sur lequel était figuré St-Georges tuant le dragon. Cet insigne est reproduit sur le titre de l'armorial de Conrad Grünenberg à Constance de l'année 1483. Un écu original en émail de couleur doit orner la couronne d'une des madones du trésor de la cathédrale de Soleure. L'Association avait comme signe de ralliement le drapeau de son patron, ce qui paraît avoir été le cas aussi pour plusieurs autres associations de chevaliers, puisque St-Georges était, comme nous l'avons dit, le patron de la chevalerie.

Lors de la seconde division de l'empire allemand en six districts placés chacun sous les ordres d'un capitaine, au cours de la réunion de Nuremberg en 1383, la Société des porteurs de l'écu de St-Georges fut attribuée au troisième district avec les évêchés d'Augsbourg, de Constance et de Coire, les margraves de Bade, les comtes de Wurtemberg, les seigneurs du Hegau et les villes du lac de Constance. Mais ce groupement ne resta pas constamment le même. Déjà lors des guerres d'Appenzell, en 1408, l'Association se révéla l'ennemie des Confédérés et le demeura dans la suite.

C'est peut-être aux évènements politiques suivants qu'il faut rapporter la fabrication des deux boucliers en question.

Depuis 1437, la guerre sévissait entre Schwytz et Zurich pour la possession du Toggenburg. Ces évènements sont connus dans l'histoire suisse sous le nom d'„ancienne guerre de Zurich“. L'empereur Sigismond écrivit alors aux Confédérés qu'il avait pris la ville de Winterthour sous la protection de l'empire et que les Confédérés devraient à l'avenir respecter cette ville comme autrichienne et par suite comme appartenant à l'ennemi. Cependant sa situation devint moins favorable, lorsqu'en 1438 avec Albrecht V, beau-fils de Sigismond, un duc autrichien monta de nouveau sur le trône allemand sous le nom de Albrecht II. Elle devint pire encore lorsqu'après une année de règne, Frédéric III succéda en 1440 à Albrecht. Le jour de son couronnement, le 17 juin 1442, il signa une alliance avec la ville de Zurich. Il en résultait que la ville autrichienne de Winterthour avait comme voisine une ville alliée et son seigneur était devenu chef de l'empire. La même année, en septembre, Frédéric visita les bourgeois des deux villes au milieu d'une grande joie, ainsi que le château de Kybourg, propriété des ancêtres de sa mère. Mais ces jours de joie furent bientôt suivis d'une période de trouble lorsque Schwytz, à la suite de cette alliance, envoya le 20 mai 1443 une lettre de refus à Zurich et à l'Autriche, qui fut le signal d'une nouvelle guerre. La chance favorisa si peu les nouveaux alliés, que le Conseil de Winterthour décida en 1444 de renforcer toutes les fortifications de la ville et d'appeler à ce travail tous les habitants, hommes, femmes et mêmes les enfants. Le travail n'était pas même interrompu le dimanche. La situation des Confédérés devint encore plus sérieuse lorsque, le 29 juin 1445, l'Association du bouclier de St-Georges avec le duc Albrecht VI (1418 à 1463), frère de l'empereur Frédéric III, et toute la maison d'Autriche s'unirent contre eux. Les compagnons étaient encore sous le coup des évènements de Sempach où un grand nombre de leurs collègues avaient perdu la vie. Le margrave Jacob de Bade et les comtes Louis et Ulrich de Würtemberg se joignirent aux alliés. Les préparatifs furent continués en 1446. En février de la même année, les Confédérés avaient accompli une expédition de pillage au-delà du Rhin sur les territoires de Maiefeld et de Liechtenstein. A la suite de ces évènements, Jean de Rechberg réunit une armée de

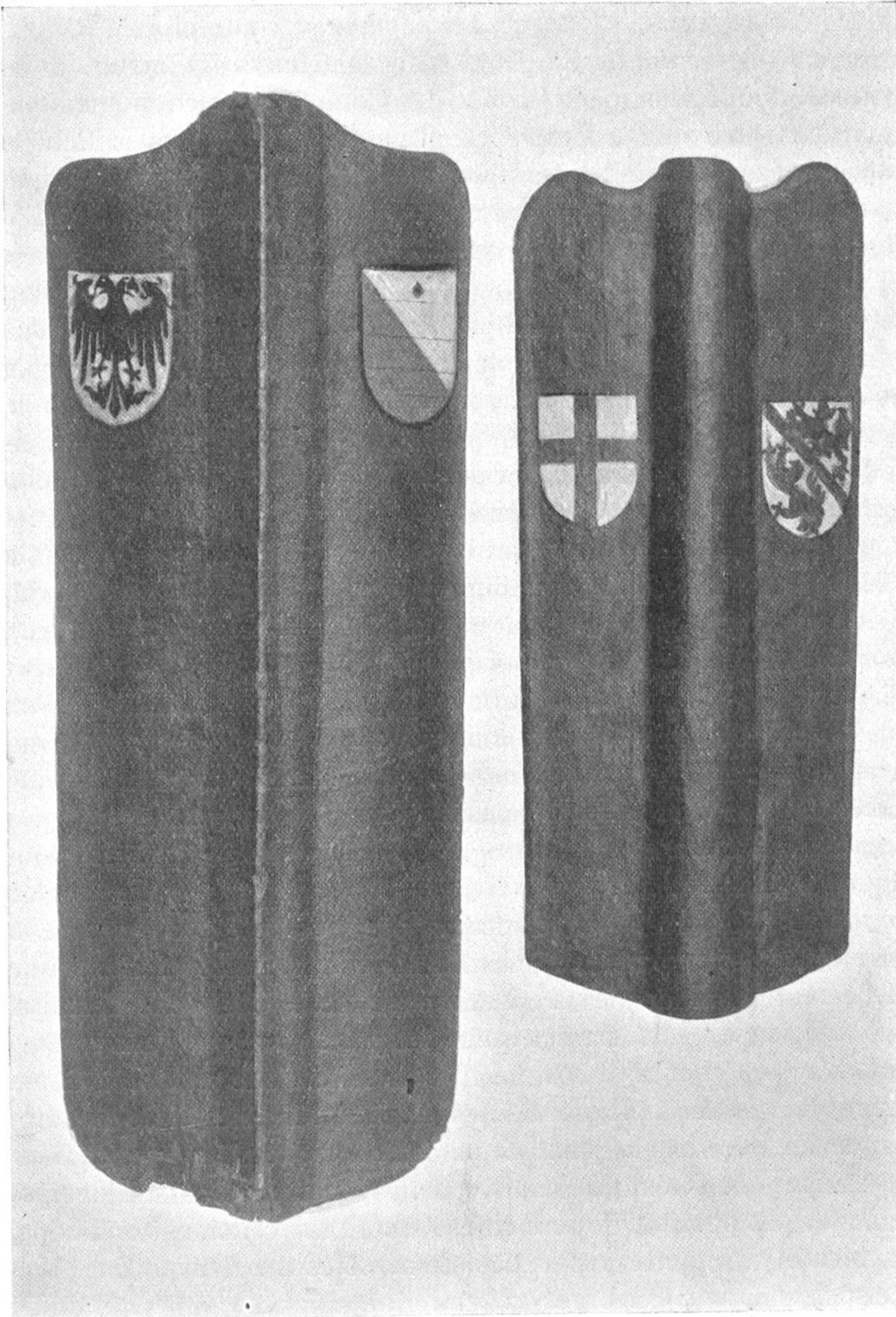


Fig. 6. Boucliers d'archers de Zurich et Winterthour. Milieu du XV^e siècle.

4 à 5000 hommes, levée dans la vallée de l'Etsch, le Vorarlberg, la région du lac de Constance, et pénétra avec eux jusqu'à Ragatz, dans la seigneurie de Sargans. Mais le 6 mars, au matin, il fut battu devant le village par l'armée des Confédérés, bien moins nombreuse et bien moins forte. Cet affront devait être effacé. Peu de jours après cette défaite, des pourparlers furent entrepris à Tübingen dans le but de réunir une armée beaucoup plus puissante. Elle devait comprendre 9,430 chevaliers et 15,800 piétons et se réunir le 26 juin, une partie à Stein-sur-Rhin, une autre à Diessenhofen, le reste à Eglisau, dans le but de repousser les oppresseurs des nobles. Le duc Albrecht VI, déjà mentionné, fut placé à la tête de ces troupes. Il est très vraisemblable que, bien avant la réunion de cette armée, les places fortes qui menaçaient directement les Confédérés et dont Winterthour était la plus importante reçurent une garnison afin de protéger la marche du corps principal. Que parmi ceux qui composèrent ces garnisons, il se trouva des membres de l'Alliance de St-Georges habitués à faire la guerre, cela paraît évident, et c'est sans doute pour eux que furent confectionnés les deux boucliers, objets de cette notice. La double armoirie de l'empereur d'Allemagne surmontée des armes du duc d'Autriche pourrait alors s'expliquer, puisque c'était un duc autrichien, frère de l'empereur, qui avait le commandement de l'armée. Ces boucliers furent sans doute exécutés pour les seigneurs, tandis que les hommes de troupes reçurent un bouclier aux armes de la ville et de St-Georges, dont il existe encore un bon nombre. (fig. 6). Les targes zuricoises de la même époque et du même type portent à côté des armes de la ville celles des empereurs allemands et de l'empire, ce qui s'explique facilement étant donné la situation de cette ville dans l'empire. Les efforts des deux parties, aussi fatiguées l'une que l'autre, réussirent à empêcher la campagne et, à la suite d'une réunion à Constance, le 12 juin 1446, toutes les cloches des villes et de la campagne annonçèrent la paix. Cependant le traité n'était pas définitif et les épées ne furent pas remises dans le fourreau pour longtemps: il ne fut pas possible de se mettre d'accord sur certaines conditions, et bientôt la guerre reprit des deux côtés du fleuve. En 1453, l'association de St-Georges conclut une alliance pour une durée de trois ans avec le duc Albrecht VI d'Autriche dans laquelle, le 23 août 1460, entraient le grand-duc Sigismond, son cousin,

et, en 1464, le comte de Würtemberg. Ils devaient assurer la sécurité publique en se prêtant aide mutuelle. Mais déjà lors du traité avec Sigismond en 1460, les chevaliers de St-Georges avaient pris soin que, malgré le désir du grand-duc, il fut bien stipulé qu'ils n'étaient pas obligés de porter leurs armes au sud du lac de Constance. En effet, nous ne les voyons pas prendre part à la conquête de la Thurgovie en cette même année. D'ailleurs toute leur activité était absorbée par les conflits qui déchiraient leur propre patrie. Un nouveau danger menaçait alors Winterthour par suite de sa fidélité à l'Autriche: elle reçut un refus, non seulement des Confédérés, mais même de plusieurs villes autrichiennes amies. Malgré cela, le conseil et les habitants ne se laissèrent pas effrayer. A une sommation de rendre la ville, ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvaient le faire, car elle était destinée par leur seigneur et maître à faire partie des cadeaux de nocce offerts à la reine d'Ecosse, Eléonore, fille du roi Jacques d'Ecosse, et la femme de Sigismond. Menacée d'être détruite, Winterthour répondit à ses ennemis qu'elle tiendrait bon comme tenaient bon à la même époque d'autres villes autrichiennes. Le duc Sigismond avait envoyé aux villes menacées un renfort de 50 nobles accompagnés d'un immense armement. Ceux-ci pendant toute la durée de la guerre se conduisirent si courageusement et se firent tellement aimer de la population par leur noble conduite, que leurs noms furent conservés en témoignage de reconnaissance. Nous pouvons constater qu'ils appartenaient aux familles nobles de la Suisse orientale et du sud de l'Allemagne demeurées fidèles à l'Autriche, parmi lesquelles se trouvaient deux seigneurs de Hallwyl. Mais les deux boucliers ne sauraient avoir été faits à cette occasion, puisque nous avons vu que les chevaliers de St-Georges ne portèrent pas leur aide au sud du Rhin et du lac de Constance. Le 7 décembre 1460, le Président, le Conseil et la communauté de la ville de Winterthour donnaient l'assurance aux Confédérés que pendant la guerre ils demeureraient tranquilles et s'engageaient à ne leur faire tort en aucune manière, à eux ni à leurs alliés. A la suite de cela, les troupes de renfort furent rappelées. Winterthour ne put se considérer en sûreté que, lorsqu'en 1467, elle devint propriété de la ville de Zurich par voie d'achat.

Il est probable que, déjà avant la fin du XV^e siècle, ces anciennes associations de chevaliers, qui avaient à représenter encore

certaines intérêts politiques et aristocratiques, se transformèrent peu à peu en sociétés privées; elles fournissaient à leurs adhérents l'occasion de se mesurer en tournoi, une des distractions les plus recherchées des nobles de cette époque. Cependant l'empereur Frédéric III recréa en 1468 l'ordre des chevaliers de St-Georges à Milstadt en Carniole et, en 1503, l'empereur Maximilien le transforma en une Association de chevaliers portant le bouclier de St-Georges, et destinée à combattre les Turcs.

Les associations de tournoi avaient été créées dans un tout autre but. Leur origine est encore obscure, et ce n'est qu'à partir du milieu du XV^e siècle que nous possédons quelques renseignements sur elles. A leur tête était généralement un dynaste ou un comte. En 1481, les trois frères Jean, Walter et Dietrich de Hallwyl s'engagèrent à faire partie des sociétés appelées „Sewer vom Fisch“ et „Schnaitholzer vom Falken“ qui avaient été fondées pour remettre les tournois à la mode. Ils s'affilièrent tout particulièrement à la société „Sewer vom Fisch“ à laquelle appartenaient leurs parents, bien qu'ils n'aient pas figuré dans la liste des membres, et ils s'engagèrent à en suivre fidèlement les règlements („Argovia“, vol. VI, p. 317). En août 1484, ces deux sociétés qui s'étaient longtemps aidées mutuellement se fondirent en une seule corporation nommée „poisson et faucon“ ayant à sa tête un roi avec quatre conseillers (Argovia, XXI, p. 91). Leur insigne était un poisson avec une masse d'arme et un faucon avec une épée, les deux armes étant croisées. Cet insigne se portait suspendu à l'aide d'une chaînette à une rosette ou à un anneau (v. pl. IV). Cet insigne se trouve entre autres sur les magnifiques vitraux aux armes de Martin von Randegg de 1501 et de Hans von Rümlang de 1502 exposés au Musée, ainsi que sur le vitrail aux armes de Balthasar von Landenberg, à peu près contemporain, conservé au Musée Victoria et Albert à Londres. Comme le but des associations de chevaliers et des sociétés de tournoi était différent, un chevalier pouvait appartenir à toutes les deux. L'insigne de la société de tournoi était alors suspendu au bouclier de l'association de chevaliers. Il n'était cependant pas prudent pour les nobles habitant sur le territoire de l'ancienne Confédération d'entrer dans l'Association de St-Georges qui lui était si opposée. Aussi ne trouve-t-on que rarement chez nous de telles combinaisons, si fréquentes dans le

sud de l'Allemagne. Ce cas, par exemple, se présente sur le vitrail aux armes de Jean-Henri de Klingenberg où celui-ci figure à cheval. Il appartenait à une ancienne famille thurgovienne qui habita jusqu'en 1511 au Hohentwil; depuis 1516 il fut bourgeois de la ville de Schaffhouse (Musée Victoria et Albert à Londres). Ceux qui appartenaient à une pareille association se considéraient comme plus nobles que leurs contemporains, car certaines conditions étaient imposées à l'admission. C'est ce qui explique que l'on ait tenu à en faire figurer l'insigne sur ses armes.

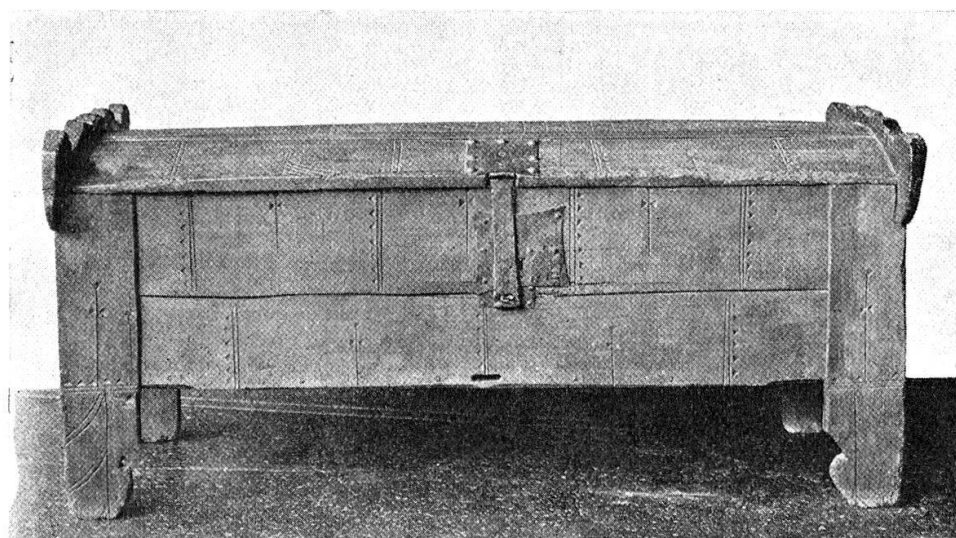


Fig. 7. Coffre en hêtre avec ornements taillés. XV^e siècle.

Notre collection de *documents héraldiques* s'est enrichie de trois planchettes peintes du XIV^e siècle ayant appartenu sans doute à la frise d'un plafond. Elles représentent, au milieu de sujets empruntés à la fable, comme les aimait le moyen âge, trois armoiries portant, l'une, un sanglier noir sur champ jaune, la seconde semblable, mais avec le sommet de l'écu peint en bleu portant trois coquilles rondes en or; la partie supérieure de la troisième peinte en blanc, porte un chien noir courant au-dessus d'un lion blanc, couronné, sur fond rouge. Il ne nous a pas été possible jusqu'à présent de déterminer les familles auxquelles appartenaient ces armes, pas plus que l'origine de cette frise. — Une cassette à bijoux ou pour enfermer des documents, en bois de hêtre, mais dont le couvercle fait malheureusement défaut, présente aussi un

grand intérêt. L'intérieur est tendu de cuir rouge, l'extérieur de parchemin orné d'une rangée d'armoiries qu'interrompent seulement deux ferrures. M. le Prof. Dr. F. Hegi, à qui nous exprimons ici notre vive reconnaissance, a reconnu que ces armoiries appartenaient pour autant qu'il est possible de les déterminer aux familles suivantes: les sires de Dübelstein près Zurich; les ministériaux de Seen (Zurich) pour le „Kyburg“; les ministériaux de Hofstetten au nom de Rapperswil; la famille bourgeoise des Störi; les seigneurs Füttschi et de Glaris (ces trois dernières à Zurich), et les Krieg, une ancienne famille seigneuriale de Zurich qui possédait au XIV^e siècle la seigneurie de Bellikon sur le Hasenberg dont ils prirent également le nom. Trois écus n'ont pas encore pu être déterminés, mais ceux qui sont connus nous prouvent avec suffisamment de certitude que cette précieuse petite cassette est originaire de Zurich ou de ses environs immédiats. D'après la forme des écus, elle date de la première moitié du XIV^e siècle.

Parmi les meubles, mentionnons à cause de sa rareté un grand coffre en hêtre avec couvercle à deux remparts. C'est un de ces meubles typiques construits par les habitants de nos montagnes, caractéristique par la simplicité de sa décoration (fig. 7). On a renoncé, dans cette pièce, à assembler les planches à l'aide de mortaises et on s'est borné à raboter un des côtés en forme de coin, si mince qu'il pouvait pénétrer dans la rainure de la planche supérieure. Les différentes planches constituant les parois reposent ainsi l'une sur l'autre comme les tuiles d'un toit. Même le fond et le couvercle sont assemblés de cette façon primitive. Les parois sont fixées à l'aide de chevilles de bois. Seule la serrure est en fer, ainsi que l'entrée de la serrure en forme de trapèze. Cela prouve la rareté du métal dans nos montagnes où souvent l'on emploie des charrues qui ne sont même pas ferrées. Le couvercle tourne autour de deux tourillons de bois. La décoration de ce coffre n'est pas en champlevé, principe décoratif si en usage dans nos montagnes où se sont conservés certains motifs géométriques d'origine extrêmement ancienne, comme nous en avons tant d'exemplaires sur des coffres analogues en bois de pin et sur maintes petites cassettes. Le décor de ce coffre donne l'impression que l'on a cherché à imiter, au moins sur les longs côtés, l'ornementation des cassettes à l'aide de ferrures. Ce décor a été taillé dans

le bois au ciseau. Cette intéressante pièce doit être originaire des Grisons et remonter au XV^e siècle.

Plus intéressant est un coffre à deux parties en bois d'arolle, donné comme provenant du Münstertal dans le canton des Grisons et dont malheureusement le pied manque (fig. 8). La face et les côtés sont décorés d'un motif en champlevé de style gothique tardif s'enlevant sur fond noir. La face principale est encadrée de trois côtés par des frises et le champ divisé par deux bandes en trois compartiments remplis chacun d'un motif différent. Ce qui

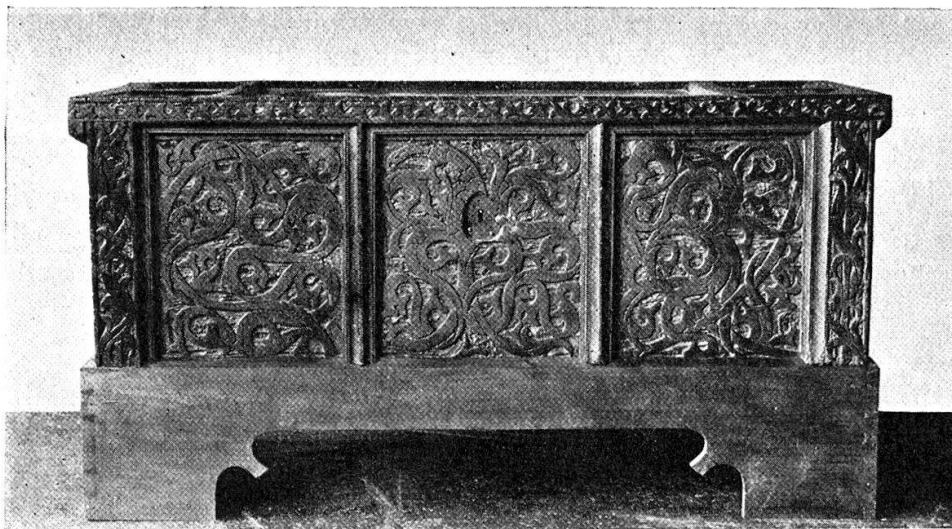
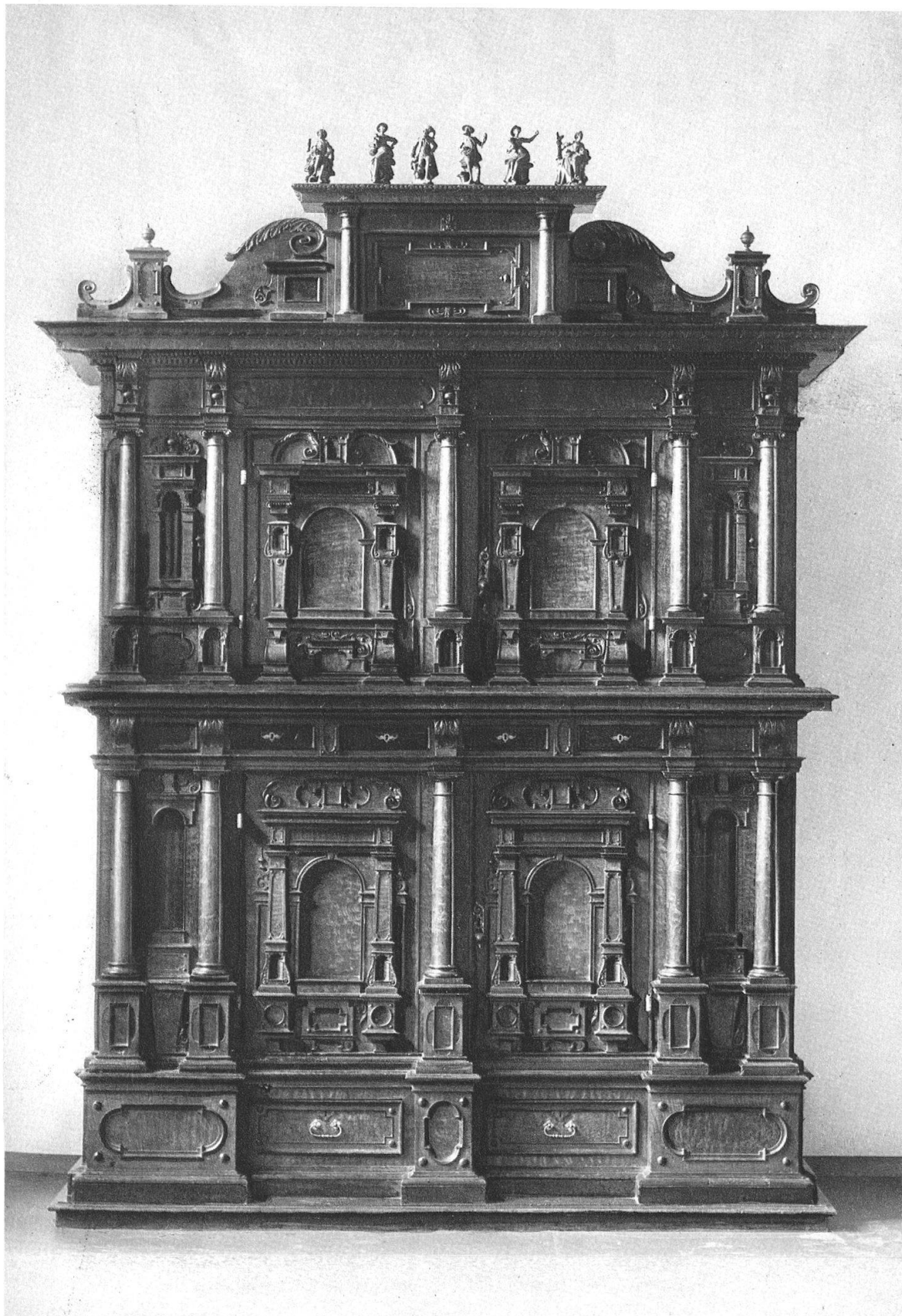


Fig. 8. Coffre décoré en champlevé de style gothique tardif; commencement du XVI^e siècle.

est très caractéristique pour le pays d'origine, ce sont les épis de maïs stylisés que nous trouvons aussi dans certaines sculptures sur bois contemporaines du Tyrol. C'est d'ailleurs de cette contrée que ce genre d'ornement est originaire; de là, il se répandit à travers les Alpes dans les vallées grisonnes; dans la Suisse orientale et septentrionale il pénétra par le Rhin et le lac de Constance, ce qui explique les caractères particuliers qu'il présente. L'entrée de serrure en forme de targe est également spéciale aux Grisons.

Nous avons également acquis une magnifique pièce, une de ces armoires doubles de la Renaissance, dite „de façade“ qui se répandirent chez nous à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle

et dont les ornements sont puisés dans les livres d'architecture en usage chez les architectes pour la décoration des façades à l'aide de pierres sculptées. L'architecture, „omnium artium regina“, comme au moyen âge, après une courte période de transition pendant laquelle les anciens motifs décoratifs et les anciennes formes locales furent obligés de céder peu à peu le pas devant de nouveaux motifs d'origine étrangère, fut de nouveau l'inspiratrice pour la construction et la décoration des meubles commandés par les riches bourgeois. Les menuisiers se trouvèrent bientôt dans l'obligation de s'inspirer de ces ouvrages. Cela leur fut d'autant plus facile, que ces motifs ne tardèrent pas à être modifiés suivant certaines nécessités spéciales. Mais on doit déplorer que ces emprunts faits à des motifs purement architecturaux ne tardèrent pas à être déformés, et ces magnifiques ornements du début de la Renaissance finirent par se styliser en guirlandes chargées de toutes sortes de motifs d'une sécheresse déplorable. Ces mêmes ornements se retrouvaient déjà d'ailleurs sous d'autres formes beaucoup plus élégantes dans l'art du moyen âge. L'armoire, représentée pl. II, est un exemplaire typique de cette nouvelle esthétique. Elle est remarquable par la beauté des bois de diverses sortes, par son architecture et par l'habileté de l'ébéniste. Elle est d'une taille peu usuelle: sa hauteur est de 308 cm, sa plus grande largeur de 247 cm; elle mesure 80 cm de profondeur. Un pareil meuble ne pouvait être placé que dans une salle particulièrement élevée de plafond. Nous ignorons pour qui fut exécuté ce magnifique meuble. Tout ce que nous pouvons dire c'est que, d'après son style, il est étroitement apparenté avec la magnifique chambre construite en 1620 au „Seidenhof“ de Zurich, actuellement au Musée national, dont l'auteur fut un maître originaire du sud de l'Allemagne. Celui-ci, à la suite des guerres de 1618, avait été obligé de quitter sa patrie dévastée pour chercher refuge dans nos contrées plus tranquilles. Il fut l'auteur de chambres construites dans plusieurs maisons patriciennes et du mobilier qui les ornait. Notre armoire date donc de cette époque et doit provenir de quelque maison de la ville ou des environs. Elle avait été offerte déjà en 1898 au Musée, mais l'ancien Directeur, pour des raisons que nous ignorons, ne l'acheta pas. Les renseignements que nous possédons nous apprennent qu'elle se trouvait depuis une époque indéterminée au



Grande armoire, de la Suisse orientale. Vers 1620

château de Hard au-dessus d'Ermatingen, château qui fut acheté en 1829 par Thomas Effingham Lindsay de Dublin. Le nouveau propriétaire accrut le mobilier de ce château d'un certain nombre de meubles de provenance locale et étrangère. Ce château avait été anciennement propriété des familles Zollikofer et de Landenberg. Aussi n'est-il pas impossible que cette armoire ait fait partie de l'ancien mobilier. En suite de la transformation du château en un hôtel, le mobilier fut vendu aux enchères en 1913. L'armoire fut achetée par le propriétaire d'un château bernois qui la revendit en 1922 au Musée national. Au milieu du XVIII^e siècle, elle reçut une décoration très particulière consistant en six petites figures en bois toutes assises, représentant un chasseur et une chasseresse avec chacun un chien, une paysanne avec une faucille et une gerbe, une femme avec un corne d'abondance, un vigneron avec des raisins, et un vieil homme revêtu de fourrure se tenant près du feu. Ces figurines sont fixées au sommet de l'armoire. Il est possible qu'elles appartiennent à une série de représentations allégoriques des douze mois, comme il en existait en porcelaine. Comme modèles de figures à exécuter en porcelaine, elles sont de technique trop grossière, et comme motifs décoratifs d'une armoire haute de 3 mètres elles sont beaucoup trop petites. Bien qu'elles ne contribuent pas à augmenter l'effet de ce meuble, nous les avons cependant laissées en place.

Notre collection de vitraux s'est enrichie d'un vitrail faisant partie d'une série de quatre pièces de style gothique tardif peintes par Lucas Zeiner de Zurich (v. Rapport 1920, p. 16, pl. III; 1921, p. 24, pl. III). Ce vitrail est aux armes de Félix Klauser, abbé de l'ancien couvent des prémontrés de Rüti, une fondation des seigneurs Lütold IV et V de Regensberg, le père et le fils. Il enrichit également la collection des souvenirs historiques que nous possédons de ce couvent. Ennemi de la Réforme, l'abbé s'enfuit en 1525 du cloître en emportant des pièces d'archives, de précieux objets destinés au culte et de l'argent. Il fut arrêté par des paysans auxquels il dut remettre une partie de ce qu'il emportait, sans doute les documents et l'argent. Qu'il ait pu sauver les objets de culte, c'est ce que prouvent la magnifique crosse de style gothique, la mitre brodée dans son étui en cuir, ainsi que les souliers et les sandales appartenant à ses habits liturgiques, qui se trouvent au-

jourd'hui dans la maison de ville de Rapperswil avec le trésor d'argenterie de la ville et quelques intéressants objets d'église. D'autres objets de culte de Rüti se trouvent dans la sacristie de l'église de la ville. L'abbé vécut à Rapperswil jusqu'en 1530, date de sa mort. Un second vitrail à ses armes, peint à Zurich par le peintre-verrier Ulrich de Bergaten (Baccarat, Département de la Meurthe, Lorraine) et auquel le Conseil de Zurich accorda en 1506 le droit de bourgeoisie, se trouve exposé dans la 3^{me} salle du „Fraumünster“ au Musée national.

Un vitrail provenant de Küssnacht et daté de 1566 présente plus d'intérêt historique qu'artistique. Il décorait autrefois, avec toute une série d'autres vitraux, les fenêtres de la maison dite „zum oberen Schönenberg“ à Zurich, propriété de Jean-Jacques Bodmer, devenue célèbre par les visites de Klopstock, Wieland et Goëthe. Cette maison revint plus tard au père du célèbre peintre Ludwig Vogel qui, après son retour d'Italie, y exerça longtemps son art. Ce vitrail, ainsi que le prouve l'inscription qu'il porte, doit être un des plus anciens vitraux exécutés comme présents offerts par une commune.

Nous renvoyons à p. 23 et 60 à ce qui a été dit sur les trois autres vitraux.

Pour notre *collection de porcelaines*, nous avons pu acquérir une des pièces les plus belles et les plus grandes faites par la fabrique de Schooren près Zurich. C'est une grande théière en porcelaine ornée de fleurs, avec monture en laiton doré montée sur un support (pl. III). Elle forme le pendant d'une autre pièce, plus petite, mais non moins intéressante, ornée de paysages.

Un grand plat décoré d'une vue de Lucerne appartient à cette série de faïences peintes zuricoises que l'on fabriqua lorsque la fabrique de porcelaine eut cessé de fonctionner (fig. 9). Ces pièces sont décorées de vues de villes suisses et aussi de costumes nationaux, surtout d'après des dessins du célèbre peintre et graveur bernois Nicolas König. Jusqu'à présent on considérait ces pièces comme fausses, parce que leur décor est infiniment moins artistique que celui des porcelaines. La fabrication des porcelaines a cessé en 1791 à la suite de la liquidation de la fabrique. Les faïences ornées de costumes nationaux n'apparaissent qu'en 1800. Aussi pouvait-il paraître légitime de refuser de les considérer comme



Théière en porcelaine peinte avec support, de la fabrique
de Schooren près de Zurich.

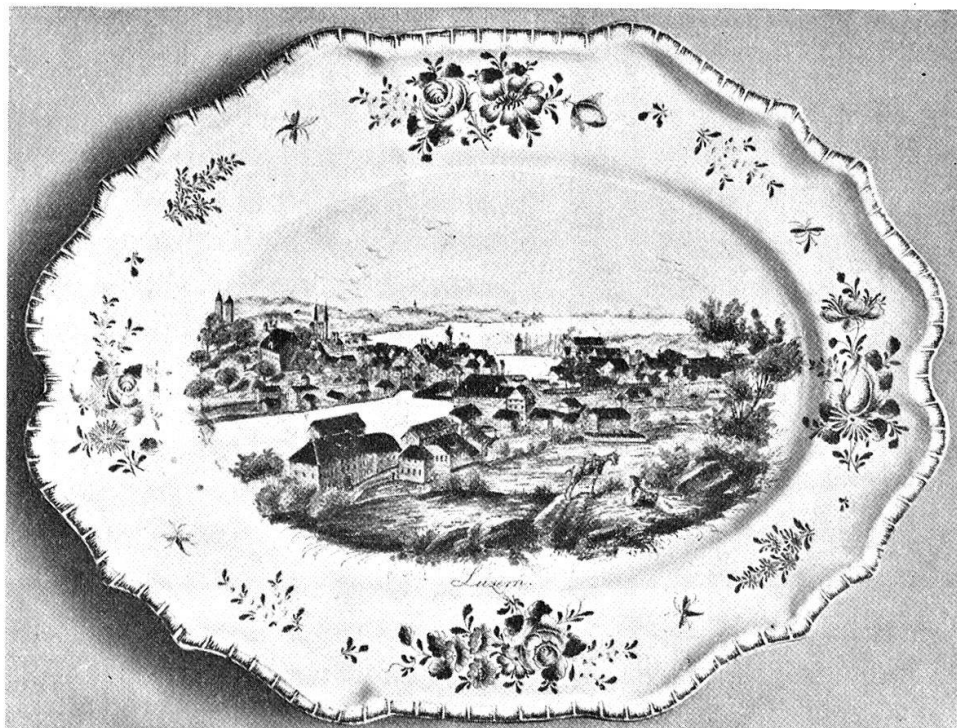


Fig. 9. Plat en faïence de Zurich décoré d'une vue de Lucerne.

des produits de la fabrique de Schooren, bien qu'elles en portassent la marque. Mais on oubliait simplement que, la fabrication de porcelaine suspendue, on continua celle de la faïence; il est probable que quelques-uns des anciens peintres sur porcelaine continuèrent à décorer les nouveaux produits. Les pièces considérées comme douteuses ne doivent pas être confondues avec ces produits. En 1803, la fabrique fut achetée par le Président Jean-Jacques Nägeli à Bendlikon, et c'est à ce moment que parurent dans le commerce les décors d'après des dessins de costumes de König. Les produits de certaines fabriques du sud de l'Allemagne, comme par exemple celle de Durlach, sont peints exactement comme ceux de Schooren, ainsi que le prouvent les collections du nouveau Musée badois à Carlsruhe. L'on doit admettre comme vraisemblable qu'un peintre sorti d'une de ces fabriques allemandes vint exercer son art à Schooren, comme autrefois les frères Klug de Künersdorf à Lenzbourg, et plus tard un ouvrier de la fabrique de Schooren à Heimberg, mais sans résultats durables. En réalité, ces faïences ne doivent pas être considérées comme des produits de la fabrique de *porcelaine*; ce ne sont pas non plus des faux;



Fig. 10. Vase en faïence de Zurich avec vue de la fabrique de Schooren.

ce sont des produits tardifs de la fabrique de *faïence*. Celle-ci, comme les autres, n'exécutait pas seulement plusieurs décors à la fois, mais elle changeait encore ses décors au cours des années. Les produits de l'époque Biedermeier, dont le Musée possède une petite collection choisie, sont infiniment plus gracieux et plus artistiques que ces faïences déjà peu prisées des contemporains, à cause de la sécheresse et de la violence des coloris du décor. Sur un vase de fleurs, vraiment fort gracieux, se lit l'inscription: „Fayence Fabrique im Schooren bei Zürich“ (fig. 10). Ici encore, ces décors sont difficiles à

distinguer de ceux exécutés dans les fabriques de l'Allemagne du sud, ce qui est facile à expliquer par l'humeur voyageuse des ouvriers. Ces décors se maintinrent le plus longtemps dans les fabriques soleuroises de Matzendorf et de Aedermannsdorf. Il est regrettable que l'histoire de la fabrique de faïence de Schooren, pas plus que celle de la fabrique de porcelaine, n'ait été encore l'objet d'études approfondies.